

Cesser de se reproduire pour sauver la Terre

CLIMAT Toute une génération en âge de procréer a grandi avec la crise climatique en toile de fond. Face à l'inaction politique, de jeunes couples revendiquent, sous une bannière militante ou non, une façon (parmi d'autres) d'agir: ne pas avoir d'enfants

CÉLIA HÉRON
@CeliaHeron

Ils sont en Suisse, en couple, en bonne santé, en âge de procréer. En âge de s'informer sur la marche du monde et ses sombres perspectives, aussi. Du déclin sans précédent des insectes aux canicules marines dévastant la faune, en passant par les projections démographiques qui estiment à 10 milliards le nombre d'être humains en 2050, ils ont grandi en se demandant ce qu'ils pourraient bien faire pour, si ce n'est sauver le monde, ne pas contribuer à sa perte. Certains sont devenus végétariens, d'autres ont renoncé à la voiture. Une question s'est progressivement imposée: pourquoi faire des enfants?

Alors que la procréation est encore socialement considérée comme le choix «par défaut» des couples qui peuvent l'envisager, la décision d'y renoncer est toujours multifactorielle, rendant impossible une analyse statistique du seul argument climatique. Mais ce dernier pèse assez lourd dans la vie des jeunes issus de pays développés pour qu'outre-Atlantique ils aient droit à leur propre acronyme: les «ginks», pour *green inclination no kids*.

«J'ai du mal à accepter l'idée que des générations vivront dans l'ombre d'un âge d'or passé, avec l'amertume de savoir qu'on n'a strictement rien fait pour eux»

ANAÏS, 26 ANS

Ils se réunissent sous l'égide de hashtags, comme #Birthstrike, ou rejoignent des groupes comme Extinction Rebellion (né en Angleterre en 2018 et florissant en Suisse depuis quelques mois, qui tente de forcer les gouvernements à l'action). Ou bien vivent leur choix sans revendication militante, prônant une forme de cohérence pragmatique alors qu'on répète depuis dix ans qu'il est «urgent d'agir». Quelles que soient leurs affiliations, l'idée n'est pas d'accabler les jeunes parents ou de pointer du doigt les poussettes en criant au scandale, mais de revendiquer un droit: celui de poser la question du sens de la procréation.

Deux arguments récurrents

«À l'âge où j'aurais pu envisager de fonder une famille, j'ai eu des cours sur le réchauffement climatique, l'état de la biodiversité et l'épuisement des ressources naturelles: je me suis rendu compte du fait qu'on allait droit dans le mur, à très court terme, et que personne ne voulait rien faire pour éviter ça. Alors j'ai décidé d'organiser ma vie en fonction», explique simplement la Vaudoise Vanessa, 38 ans, ingénieure agronome mariée depuis cinq ans.

Pour Anaïs, 26 ans, chercheuse en biologie à Zurich et en couple depuis quatre ans, le déclin a eu lieu il y a quelques mois, en visionnant des vidéos scientifiques sur le réchauffement des océans. «Il



(CHARLOTTE MANOLAS POUR LE TEMPS)

ya selon moi deux excellentes raisons de ne pas mettre au monde un enfant. D'une part, il y a un effet mathématique très simple: un être humain de plus = plus de consommation = une dégradation des ressources. Mais surtout, la question est: dans quel monde ce nouvel être va-t-il vivre? A travers l'histoire, pendant les guerres, les gens se posaient certainement la question aussi, mais il y avait toujours un espoir une fois la guerre terminée. Là, on est face à une possibilité réelle que la planète n'aille jamais mieux. J'ai du mal à accepter l'idée que des générations vivront dans l'ombre d'un âge d'or passé, avec l'amertume de savoir qu'on n'a strictement rien fait pour eux.» Et qu'on ne leur dise pas qu'ils n'aiment pas

les enfants: au contraire, ils les aiment au point «de vouloir leur épargner ce qui se dessine».

Yann, 35 ans, en couple, et «écocitoyen actif» autoproclamé, estime que «la prochaine génération sera sûrement la première à ressentir les effets de la surpopulation et du dérèglement climatique en Europe. Dans ce contexte, mettre un enfant au monde, c'est participer au problème.» Les siècles derniers n'ont-ils pas remis en perspective Malthus et ses théories sur les effets dévastateurs du développement supposé exponentiel de la population? «Ce choix n'a rien à voir avec le malthusianisme, pour Vanessa. Aujourd'hui, on a la possibilité, scientifiquement, de se projeter dans le futur proche. On

sait que dans dix, vingt ans la vie sera déjà vraiment plus difficile.»

La société de consommation, nerf de la guerre

Une récente étude publiée dans Environmental Research Letters (dont l'AFP avait repris les conclusions controversées sous forme d'une infographie qui avait déchaîné les passions) les conforte dans leur choix. Yann et sa compagne se disent «sonnés» de voir que «tous les gestes écocitoyens, comme acheter local, ne plus prendre l'avion, ne pas posséder de voiture, ne suffiraient pas à compenser le fait de mettre une nouvelle personne au monde».

Sur ce point précis, les avis divergent, les détracteurs arguant notamment du fait qu'il est impos-

sible de connaître l'impact environnemental d'une vie humaine dans le futur, les calculs se basant sur l'utilisation contemporaine des ressources et écartant de fait toute innovation. Un consensus existe cependant: le véritable enjeu n'est pas tant la procréation en elle-même, que le mode de vie qu'engendre la société de consommation sous-tendue par l'économie de marché (voir ci-contre). Et en la matière, Yann n'est pas optimiste: «A moins d'un changement de paradigme brutal, les nouveaux arrivants seront encore plus sollicités que nous le sommes à consommer.»

Face à leur rhétorique, nombreux sont ceux qui rétorquent que les futures générations feront partie de la solution et non du problème,

elles-mêmes biberonnées aux concepts de développement durable et d'urgence climatique. L'argument ne les convainc pas non plus. «Oui, ils seront peut-être la solution, mais dans un monde qui sera quand même pourri. Il est juste trop tard. Les émissions actuelles de CO2 ne vont pas disparaître à court terme: l'effet d'inertie est trop fort», estime Vanessa. Et de rappeler que selon les scientifiques du GIEC, il faudrait réduire les émissions mondiales de gaz à effet de serre de 45% en 2030 par rapport à 2010, pour espérer rester sous 1,5°C de réchauffement (valeur qui promet déjà un bouleversement). «Or à ce stade le monde s'en va gaiement vers +3°C à la même échéance.»

«La plupart des décisions écologiques sont difficiles à prendre, parfois radicales. Il va falloir limiter beaucoup de choses pour pouvoir espérer passer le prochain siècle sereinement»

YANN, 35 ANS

Face à la prise de conscience, viscérale, qui s'opère actuellement, ne voient-ils vraiment aucune raison d'espérer? «On n'a pas besoin d'espérer, on a besoin de courage», lâche Anaïs. «Depuis dix-sept ans que j'en parle, que je milite, la progression est tellement faible, tellement lente: les gens ne veulent pas quitter leur confort. C'est un fait», ajoute Vanessa.

Quid de l'auto-éviction des écolos, laissant toute la place à ceux qui n'ont pas forcément de conscience climatique? Anaïs balaie la question: «L'évolution culturelle a lieu grâce à la transmission horizontale (entre individus non apparentés) bien plus que verticale (de parent à enfant). Si pour chaque changement de paradigme dans l'histoire il avait fallu attendre que les gens qui pensent d'une certaine façon remplacent les autres seulement avec leur progéniture, on ne serait pas rendus!» Vanessa est plus catégorique encore: «Je fais tout ce que je peux pour limiter mon impact pour le futur de leurs enfants. J'ai donc ma conscience pour moi.»

«Il serait beaucoup plus facile pour tout le monde de suivre le schéma classique et de fonder une famille. Bien sûr que j'ai peur de devenir un homme aigri sans enfants qui peste contre les bébés qui pleurent dans les transports, tout en me disant que quand même la vie serait plus joyeuse avec des dessins aux crayons de couleur et des tartines préparées avec amour tous les matins. Mais je crois qu'il n'y a pas de demi-mesure en matière écologique», lance Yann. «La plupart des décisions écologiques sont difficiles à prendre, parfois radicales. Il va falloir limiter beaucoup de choses pour pouvoir espérer passer le prochain siècle sereinement. Si ça veut dire limiter la procréation en plus de limiter la consommation, je suis partant.»

L'empreinte de la consommation

GLOBE D'après les projections, la population mondiale devrait passer la barre des 10 milliards d'êtres humains en 2050 puis se stabiliser à l'horizon 2100. Pour certains démographes, agir sur la fécondité revient à se détourner du vrai problème: la consommation

La Terre accueille plus d'humains qu'elle n'en a jamais portés. De 7,7 milliards aujourd'hui, la population devrait dépasser les 8 milliards en 2022 et atteindre 10 milliards en 2050. Si ces chiffres semblent alarmistes, certains démographes rappellent toutefois que plusieurs pays tendent vers une stabilité démographique.

«Contrairement à ce que l'on prévoyait dans les années 1960, l'humanité n'est pas dans une période d'explosion démographique, car le taux de fécondité diminue, notamment dans les pays du Sud», explique Philippe Wanner, professeur de démographie à l'Université de Genève. Le nombre d'enfants moyen par femme au niveau mondial était de 2,4 en 2015, contre 4,7 en 1950. «Dans certaines régions du monde, la population est même en train de diminuer, car il y a plus de décès que de naissances. C'est le cas

en Europe de l'Est. Dans les pays du Sud, comme ceux d'Afrique et de l'Ouest, les femmes ont encore entre 3 et 5 enfants mais ce taux de fécondité est en baisse. Si cette tendance continue, une stabilité démographique pourrait avoir lieu à l'horizon 2100.»

Refonte du système économique

Dans cette optique, est-il utile de renoncer à avoir des enfants? Pour Philippe Wanner, agir sur la fécondité n'est qu'une manière de se détourner des problèmes environnementaux. «Le réchauffement climatique n'est pas causé directement par la surpopulation mais par le comportement des humains. Si chaque enfant apprend dès sa naissance à avoir une conscience écologique, son impact environnemental sera moindre», assure-t-il. Pour la démographe Clémentine Rossier, professeure à l'Université de Genève, cela ne sera possible qu'avec un changement radical du système économique. «L'empreinte écologique d'un humain dépend de la société de consommation dans laquelle il naît, exprime-t-elle. Un enfant né dans un pays riche consomme beaucoup plus qu'un enfant né dans un pays pauvre. Le problème n'est donc pas pas

celui des individus mais de la société dans laquelle ils évoluent.» Reste à savoir si «la société» changera radicalement de cap à temps.

Pour Philippe Wanner, une diminution de la population n'est, par ailleurs, pas souhaitable pour la planète. «Si de nombreux couples arrêtaient d'avoir des enfants, la croissance économique en pâtirait puisqu'il y aurait plus de personnes âgées que de jeunes. Les moyens d'action pour le climat, tels que la transition énergétique, ne pourraient alors plus être financés». Toutefois, ce scénario n'est pas près d'arriver, selon Clémentine Rossier: «Pour le moment, renoncer à avoir un enfant n'a pas d'impact significatif sur l'empreinte écologique d'un pays. Chaque enfant en moins est remplacé par une autre naissance, une personne âgée – dans un contexte de hausse de l'espérance de vie – ou encore l'arrivée d'un migrant, dans les pays du Nord. En revanche, si toute une génération adoptait ce comportement, ce qui est une hypothèse un peu folle, cela pourrait changer la donne.»

LILA ERARD
@lilaerard